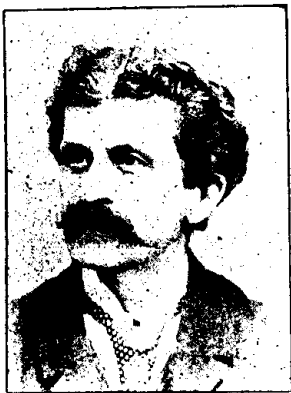


AUTOUR D'UNE ŒUVRE

L.-C. Bélanger, C.R.
Fondateur du Pionnier

Le Pionnier s'est fait le champion d'une œuvre patriotique au premier chef : il a entrepris de grouper, à l'ombre d'un drapeau nouveau, qui n'aura été ni sali, ni compromis, par conséquent, des écla- boussures de nos luttes politiques des derniers cinquante ans, de grouper tous les fervents de la cause nationale. Et il est en voie d'y réussir, si l'on en juge par l'afflux des sympathies populaires qui n'ont cessé

de croître autour de lui, depuis cinq mois à peine qu'il paraît à Montréal.

Or, notre vaillant confrère vient d'avoir trente-cinq années accomplies, le 13 octobre dernier ! Et, à l'annonce de ses confrères de la presse à nouvelles, qui n'ont pas daigné, à une exception près, signaler même cet anniversaire, ce qui se fait couramment en pareils cas, — est-ce réserve, est-ce envie ? — LE MONDE ILLUSTRÉ croit devoir faire le salut des armes à ce noble combattant.

Et nous profitons pour cela de l'occasion de la grande soirée de gala, donnée dimanche soir, le 20, sous les auspices du *Pionnier*, à la salle du Théâtre National Français, 1440, rue Sainte-Catherine, pour célébrer l'anniversaire de notre confrère. Cette soirée patriotique, dont ont fait les frimas MM. Bourassa et Chicoyne, députés, Rivard, avocat de Québec, et autres collaborateurs du *Pionnier*, a eu un plein succès, en dépit de la discrétion observée par les autres journaux, qui ont laissé au *Pionnier* le mérite exclusif de son organisation. C'était aussi la première tentative du genre, à Montréal, et l'on peut affirmer sans hésitation que "pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître."

Quant à l'anniversaire même du *Pionnier*, nous ne croyons pouvoir, en termes plus heureux que les suivants, empruntés à l'*Opinion Publique*, organe quotidien de nos compatriotes des Etats-Unis, à Worcester, Mass :

On sait que *Le Pionnier* de Sherbrooke, est devenu journal du dimanche à Montréal, et qu'il s'est fait le champion d'excellence de l'idée française.

A l'occasion du 35^{ème} anniversaire de sa naissance, M. Amédée Denault, le rédacteur, dit :

"Hier, *Le Pionnier* était un défricheur intrépide d'une fraction du sol national à conquérir pour les siens. Aujourd'hui, cette conquête est faite, ou bien près. *Le Pionnier* de demain sera encore un défricheur, sans peur et sans reproche, mais dans le champ des idées : ce qui ne l'empêchera point de conserver son concours indéfectible aux conquérants du sol, nos laborieux colons de l'Est, du Nord ou de l'Ouest.

Honneur oblige ! Ayant grandi dans sa sphère d'action, sous l'irrésistible poussée des sympathies populaires

qui viennent à lui spontanément, à cause de sa cran- rie, de sa sincérité, de son dévouement désintéressé aux intérêts du peuple, *Le Pionnier* se doit à lui-même et doit à son honorable clientèle de déve- lopper en proportion ses moyens de propa- gande. Notre journal n'a jamais donné, hier, il ne donnera pas, de- main, l'exemple de fail- lir au devoir social.

C'est pourquoi, à l'oc- casion de son trente- cinquième anniversaire, *Le Pionnier* commence à déployer plus grandes ses ailes, afin de s'élever plus haut et d'aller plus loin — nouvelle colombe de l'arche du salut na- tional — promener le ra- meau vert de l'alliance dans tous les lieux où quelques groupes des nôtres attendent le mot d'ordre du patriotisme

intransigeant et vigilant." C'est mériter le succès que de parler ainsi.

Nous nous reprocherions de ne pas citer également ici la jolie anecdote suivante, que M. L.-C. Bélanger, l'un des fondateurs du *Pionnier* et le seul survivant, a intercalée, avec beaucoup de bonheur, dans le su- perbe article dont il honorait notre confrère, pour son numéro le 13 octobre.

C'était vers la fin d'octobre 1866. Une affaire im- portante m'appela auprès de M. Cartier, alors pro- cureur-général. J'étais muni d'une lettre de recom- mandation de la part de M. Galt, député de Sher- brooke et ministre des finances. Il me fallait me pré- senter le lendemain, un dimanche, car M. Car- tier était à la veille de son départ pour l'An- gleterre, où il s'en allait mettre la dernière main à l'œuvre de la Confé- dération.

— A quelle heure, de- mandai-je à M. Galt, puis-je mieux me pré- senter ?

— Sur les onze heu- res, me dit-il.

— Mais M. Cartier sera sans doute à la messe, à cette heure.

— Qu'à cela ne tienne. Je connais ses habitu- des. Il sera de retour de la messe basse et vous le trouverez à la maison...

M. Cartier avait alors son domicile rue Notre-Dame, à l'est du Palais du Justice, comme toujours, au mi- lieu des siens !

Il avait plu toute la nuit et en arrivant chez lui je portais encore "du temps l'irréparable outrage," si j'en juge par le regard scrutateur de la vieille portière qui prévoyait déjà l'ère des anarchistes. Heureuse- ment, en prenant ma carte, elle me demanda mon nom, alors que je fus tenté de lui répondre comme l'Irlandais à un commis de la poste : regardez l'ad- resse, — et, en l'entendant, elle le répéta tout haut, ainsi que celui de ma bonne petite fille. Ce fut l'affaire d'un instant. Du haut de l'escalier, j'entendis une voix un peu nasillarde me disant d'entrer sans façon. En même temps, j'aperçus une figure dont la moitié était veuve de sa barbe, tandis que l'autre semblait être jalouse de la main habile qui lui avait fait subir cet heureux sort.

Quelques minutes après, j'avais l'honneur de donner la main au "plus grand Canadien de nos temps." Il avait alors cinquante-deux ans, étant un plus jeune que notre Laurier d'au- jourd'hui.

Quelle vigueur, quel feu, quel homme !

Mon affaire fut bien- tôt mise en règle, et, ma grande satisfaction, et,

après avoir remercié de mon mieux, j'allais me retirer.

"Un moment, me dit-il. Vous venez de fonder un nouveau journal au sein de nos fameux townships. J'en ai reçu les premiers numéros et les ai lus avec plaisir. J'aime le nom du nouvel organe, le *Pionnier*. Vous verrez qu'il fera son chemin et qu'il ira loin. Les al- lures et le ton de cette feuille me vont à merveille. Vous savez, je suis un lutteur. Faites comme moi : lutez, lutez sans cesse, lutez encore, et ça ira bien."

Ainsi que le constate M. Bélanger, le *Pionnier* n'a pas cessé, durant le tiers de siècle et au-delà, qu'il a vécu et bataillé, de suivre le programme que lui avait tracé lui-même l'éminent homme d'Etat et le grand patriote que fut sir Georges Etienne Cartier.

Voilà pourquoi il a "fait son chemin" jusqu'ici, avec un succès digne de l'admiration générale ; pour- quoi "il ira loin," emporté sur les ailes des plus saines aspirations populaires, avec lesquelles il vibre à l'u- nisson.

CHRYSAUDRE ESTIMAUFRAUC.

SIMPLE HISTOIRE

Il l'appelait Velléda.

Elle le nommait Eudore !

Comme ils s'aimaient tous deux !

Elle avait un de ces grands cœurs susceptibles de comprendre et de mettre en action les plus sublimes dévouements.

Quant à ce qui... trottait dans sa tête d'enfant gâ- tée, personne encore n'avait pu le définir : c'était un mélange de mutinerie et de malice qui donnait parfois envie de se fâcher, mais alors son cœur volait sur sa lèvre et on allait, pardonnant, en goûter l'exquis saveur.

Lui, pour faire contraste sans doute, était sage comme un philosophe ; certes, il s'amusait bien un peu des gamineries de sa petite compagne, mais com- bien il aurait voulu qu'elle écoutât, tout au fond de son âme, les chants, les inspirations dont lui-même était bercé.

Son caprice se conçoit : il était poète.

Lorsque Velléda voyait la poésie soulever les boucles des cheveux d'Eudore, elle admirait son petit ami, l'appelait son tendre rêveur et... était-elle assez en- fant... elle retournait vite à sa joie de vivre, de chan- ter, de sauter, de courir le papillon, de caresser ses fleurs aimées.

Et pourtant, ils s'aimaient bien tous deux.

Velléda, la rieuse !

Eudore, le rêveur !

C'est que, lui aussi, il avait un très grand cœur, vous savez, un de ces beaux cœurs si rares chez les hommes, vibrant de nobles sentiments, sous l'impul- sion d'une âme enclina aux meilleures choses.

Cependant, un jour vint où le ciel brillant de leur belle existence s'obscurcit.

Pourquoi arriva-t-il donc, ce vilain nuage sombre ? Elle ne put jamais savoir !

Lui seul, Eudore, l'apprit... Et, pourtant, rien à l'horizon n'avait fait prévoir cette éclipse totale du soleil radieux de leur bonheur !

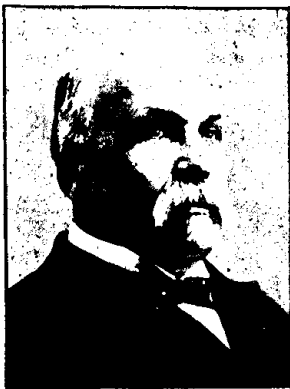
Qu'advint-il ?...

Velléda, la rieuse, ne revit plus son ami !

Oh ! comme alors, elle devint triste, triste ; dans une profonde rêverie, elle murmurait, parfois : "pourquoi, ah ! pourquoi donc ne vient-il plus causer comme autrefois ? Nous étions si bien ensemble, nous nous aimions tant, nous nous le disions tendre- ment !"

De longs mois s'écoulèrent ainsi, puis un jour parut, — un jour que Velléda n'oublia jamais — où tous deux se rencontrèrent, au détour d'une allée ombreuse : C'était le soir ; chacun allait chercher l'air pur qui rafraîchit, ranime, et repose, ce semble, des fatigues qu'occasionne une journée d'été.

Elle était attirée là par la beauté splendide de la nature au crépuscule. Puis... Quel parfum délicieux émanait de ces roses multiples, qui étalaient leurs pétales gracieux, demandant la douce caresse que Velléda prodiguait avec toute l'ardeur de son cœur aimant.

J.-A. Chicoyne, avocat, M.P.P.
Dir. du Pionnier de 1883 à 1901L.-G. Robillard, Prés. de l'U.F.C.
Editeur-Prop. du PionnierHenri Bourassa, M.P.
Conférencier du dimanche, 20 octobreAmédée Denault, L.L.B., Publ.
Directeur du Pionnier